

Des performatifs, articles catalans et espagnols au Lieu

Richard Martel

Number 78, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46109ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, R. (2000). Des performatifs, articles catalans et espagnols au Lieu. *Inter*, (78), 67–69.

Des Performatifs :

Artistes catalans et espagnols
au Lieu

interventions à l'îlot Fleurie : 27_28_29 août
actions au Lieu 1^{er} septembre
expo résiduelle 1^{er} au 24 septembre 2000

Hilario ALVAREZ
Nelo BILAR
Joan CASELLAS
Nieves CORREA
Rafael LAMATA COTANDA
Jaime VALLAURE

Commentaire descriptif sur les actions réalisées au Lieu

par Richard MARTEL

Cinq performances, sans interruption, furent présentées lors d'une soirée au Lieu, le 1er septembre 2000. Une heure et demie au cours de laquelle Rafael LAMATA COTANDA et Jaime VALLAURE, Hilario ALVAREZ, Nelo BILAR, Joan CASELLAS, Nieves CORREA ont présenté des actions à l'échelle humaine, où le corps devient matériau et matière à déconstruire pour des instants festifs diversifiés.

Je reste donc dans la description, surtout, de ce qui s'est passé.

Rafael LAMATA COTANDA et Jaime VALLAURE

D'abord, « L'énergie espagnole normale ». Les deux protagonistes se servent un verre de vin, un espagnol, c'est le début de leur action en duo, dans une sorte de délire humoristique, près de l'expressionnisme ibérique. Chaque fois, il sera écrit sur une feuille des énoncés pour accomplir une action, dans le style des sketches performatifs.

Puis il est écrit : « En Espagne on perd encore la lumière de temps en temps » : ils font des bruits de bouche en bougeant la tête de gauche à droite, ils tiennent chacun un écriteau. Sur l'un il est écrit 220, sur l'autre 125.

On verse un peu de vin dans les verres. Après, avec « Quand une Espagnole embrasse, elle embrasse vraiment », ils envoient des baisers à l'audience. Retour au vin. « La dernière colonie espagnole », les deux performeurs descendent leurs pantalons aux chevilles, devant nous. Puis, c'est « Le soleil est plus proche de l'Espagne » : l'un s'appuie contre le mur, l'autre lui met de la crème solaire derrière chaque genou. Changement de rôle, même chose à l'autre.

Entre chaque petit sketch, ils se versent du vin.

Après, c'est « La métaphysique espagnole normale », ils récitent comme une prière une sorte de « Gloria... Christo... Jesus... », les pantalons toujours aux pieds.

Puis, il est écrit : « Qu'est-ce qui est normal ? » Un verre de vin... Ils enlèvent les pantalons, les souliers, les chaussettes; assis chacun sur une chaise, ils se regardent.

Le prochain carton annonce : « Comment le désert avance du sud au nord ». Ils tendent une corde formant une « arène » autour de quatre chaises, l'un revêt une sorte de costume de bête, du genre porc-épic aux piquants roses, l'autre lui écrit sur le visage.

Après, c'est la bouffe « normale » de boîtes de conserve versées dans un récipient sur le petit rond de poêle pour commenter : « Qu'est-ce qui est normal ? »

« En Espagne, tous les gens ne boivent pas », un petit verre. Ils mettent des gants de boxe, il s'affrontent avec une bonbonne de *spray*.

Avec les gants de boxe, ils apposent au mur l'énoncé « Le Roi ». Un monologue en espagnol, avec la peau de bête, l'autre tient haut une marionnette qui est probablement « Le Roi ». Le roi a un petit gant de boxe qui frappe celui qui monologue, il tombe, le roi s'impose.

Puis il est écrit : « J'ai un taureau dans l'armoire ». L'un récite un texte, les deux gants de boxe devant les yeux. Tous deux parlent en espagnol.

Prochain sketch : « Tous les anarchistes ont signé avec le Real Madrid ». Le Real Madrid est un club de foot. L'un en face de l'autre, ils crient : « Goal ! »

Après, c'est « L'artiste espagnol que nous portons en nous » : ils se jettent l'un sur l'autre avec force.





Il semble de plus en plus difficile de poser les feuilles écrites au mur, avec les gants de boxe.

Une autre fois « Quand une Espagnole embrasse, elle embrasse vraiment », les deux se serrent fort l'un contre l'autre, l'un tombe par terre.

Le prochain sketch : « La craque de mon cerveau n'augmente pas ni ne diminue », ils exécutent une sorte de danse, frappant le plancher de leurs pieds, ils se tapent à l'aide des gants de boxe.

Autre sketch : « Lorca était trop sensible pour être espagnol » : l'un tient la marionnette du roi, ils se promènent en chantant – en espagnol – une sorte de chant militant, ils enlèvent les gants de boxe.

Enfin, il est écrit : « Qu'est-ce qui est normal ? »

Ils se servent de la nourriture réchauffée en se demandant « Qu'est-ce qui est normal ? Qu'est-ce qui est politique ? Tout est normal, tout est politique », disent-ils en mangeant la nourriture, en l'offrant au public présent. Ce sera la fin de leur duo en performance. Dérision certes autour de la normalité et des stéréotypes culturels, la prestation est une investigation aussi conceptuelle, voire même politique, à partir de clichés et de critères soumis à la caricature par les deux protagonistes.

Hilario ALVAREZ DIAZ

Dix polaroids au mur. L'action débute lorsqu'il a la valise sur la tête, puis il chantonne quelques petits airs – en espagnol –, il bouge les bras, il chante la Marseillaise, se tourne face au mur. Il chante des airs connus, la valise sur la tête, verres de soleil... Il sort en chantant, la performance est terminée.

Une courte action de trois minutes, l'installation demeurera : « Parlez-vous espagnol ? »

Il s'agit en fait d'une simple « clôture » de l'action qu'il a menée pendant quelques jours en discutant avec des passants et des visiteurs à l'îlot Fleurie et dans le Mail Saint-Roch.

Nelo BILAR

Sa performance est d'une économie de moyens presque à l'extrême. Il joue sur la dualité gauche-droite.

Il n'y a pas d'objet autre que le corps dans sa posture et ses dualismes. D'une grande simplicité, cette performance est aussi très conceptuelle et politique.

Il dit, en français, vouloir démontrer qu'il est asymétrique. Sa copine utilise une baguette pour montrer successivement les parties de droite et de gauche de son corps. Il dit être né avec des asymétries, dont un petit trou derrière l'oreille gauche – elle montre avec la baguette. Il enlève sa chemise pour montrer qu'il a une épaule plus haute que l'autre, parce qu'il travaille, dit-il, comme paysan. Il dit avoir une marque de vaccin sur le bras – elle montre avec la baguette. De dos, il parle de l'asymétrie de son « pneu », c'est comme ça qu'on désigne en québécois le bourrelet autour de la taille. Il descend son pantalon en parlant, il montre un gros vaccin sur la cuisse gauche – elle montre avec la baguette.

Il dit un truc commun à tous les hommes : « Les couilles, asymétriques, l'une est plus grande que l'autre, je ne sais pas pourquoi. » Il tient sa bite – elle montre avec la baguette le dessous des couilles.

Il dit être tombé en vélo, à l'âge de douze ans, il baisse son pantalon, jusqu'aux chevilles, nu, pour montrer la cicatrice qu'il a sous le genou droit. Puis il remet son pantalon – la baguette...

Il se met pieds nus pour montrer une autre asymétrie, un gros orteil plus gros que l'autre.

Il dit avoir perdu une molaire du côté droit de la bouche, il ouvre toute grande la bouche – elle montre avec la baguette.

C'est la fin de la performance.

D'une très grande économie, son action est une incursion dans l'univers performatif d'une manière géniale. Ça pose les questions du sens, de la culture, du discours du corps comme discours mélangeant l'intime comme chose publique et la dérision s'installe comme une tautologie active.

Joan CASELLAS

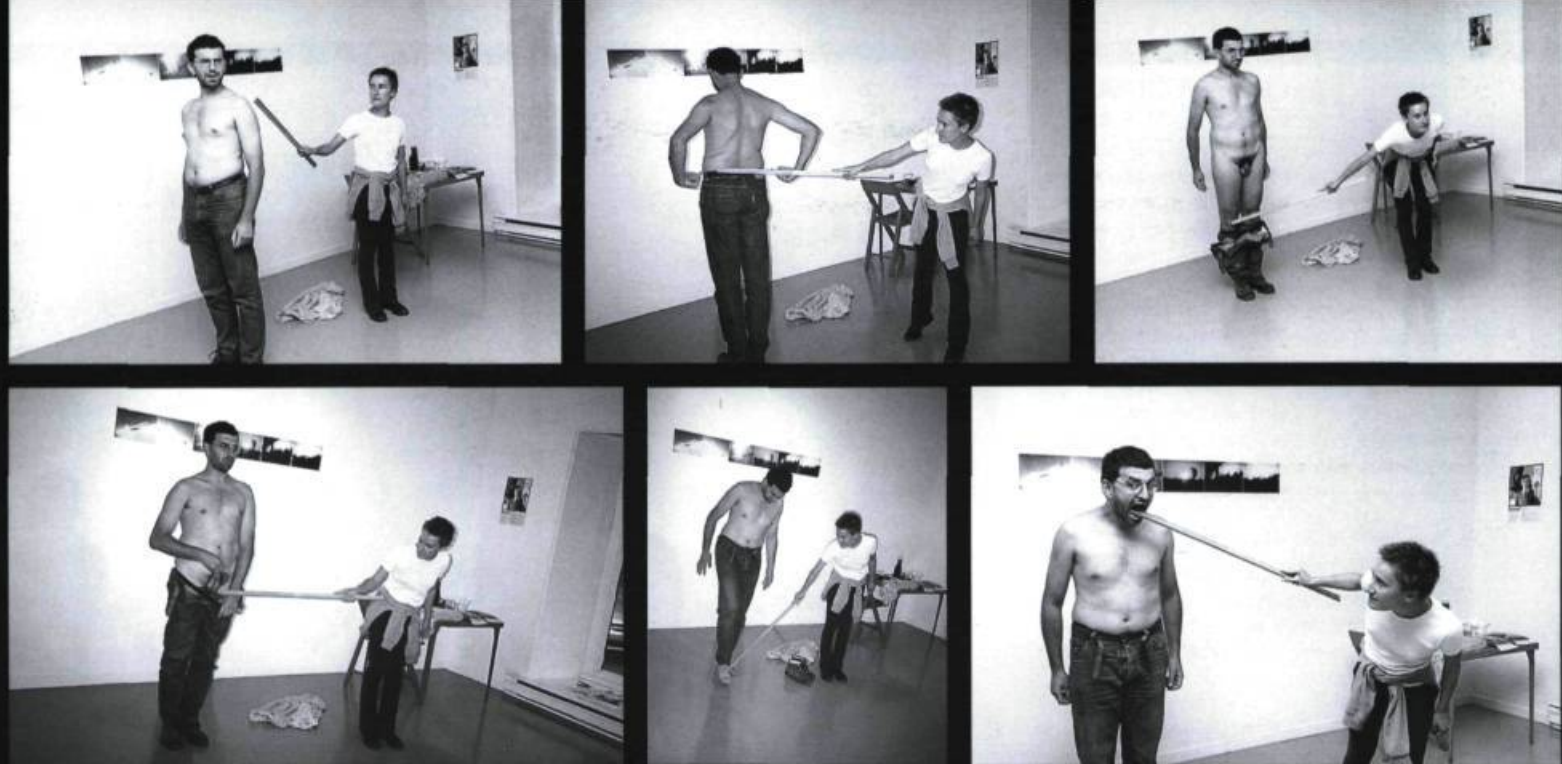
Il allume des bâtonnets d'encens qu'il distribue aux gens présents. Puis, devant la chaise bleue, il enlève ses vêtements, lentement. Les bras toujours en croix, on le recouvre totalement de papier d'aluminium. C'est long ! Le public réagit lorsque l'assistante lui recouvre le sexe de papier d'aluminium. Une fois l'homme d'aluminium complété, l'assistante lui met un baladeur dans la main, les bras en croix, et une sorte de micro dans la bouche. Il émet des sons, on dirait un moteur ; il vocifère ainsi quelques minutes, les bras en croix ! Il accélère. Lentement, il arrête le baladeur, et le papier qui le recouvre, il en fait une boule qu'il dépose au mur, dans son installation.

Puis, il met une perruque de femme blonde, cheveux longs. Il se rhabille lentement.

Il place la petite table bleue devant la chaise bleue. Il désigne « les trois mystères du Québec », il épingle le texte suivant au mur : « mousse, sirop, grenouille ». Il prend un sac de mousse, le met sur la table, puis un autre sac.

Il prend une grenouille, la montre aux gens, côté public. Il fait jouer l'enregistrement de l'homme d'aluminium de tout à l'heure. Puis, assis, il met la grenouille dans un plat en plastique et déverse le sirop d'érable, recouvrant la grenouille. Il goûte au sirop avec une cuillère en plastique, il se lève et offre au public ce « dessert ». Les commentaires sont variés.





Puis, immédiatement,
Nieves CORREA... et
le Jeu de l'oie.

Après avoir fait tirer par la foule des numéros, chaque fois elle placera au mur les énoncés correspondants écrits en espagnol, sur des cartons jaunes. Le premier, « La rueda de la fortuna » : elle met au mur un pantalon, une chemise. Il y a cinq autres cartons jaunes déposés au sol sur le jeu peint en forme d'escargot. Elle dessine une face à son personnage. Elle demande qu'on prenne un chiffre ; c'est le cinq. Sur le carton il est écrit : « La muerte ». Elle s'attache des pièces de viande avec du ruban adhésif. Elle se colle un steak sur la face. Elle enlève ses chaussures et met sur chaque pied une tranche de viande, on dirait du rosbif, elle se met aussi sur une main, et sur l'autre. Elle réussit à bouffer un peu de la tranche sur sa face. Elle se promène dans le public et offre à bouffer, certains acceptent.

Autre chiffre, le deux. Carton, elle épingle au mur : « Le puit ».

Prochain sketch, elle verse des sacs de chips dans une boîte en nommant les saveurs. Puis elle enfonce sa tête à quelques reprises dans la boîte, essayant de garder son souffle.

Prochain chiffre, trois. Carton, re-mur, c'est écrit : « El faquir ». Elle met au sol une sorte de coussin fait de cônes en papier, elle s'assoit, méditant, elle se relève, tout est écrasé.

Puis, chiffre un : « Le pèlerin ». Elle met une livre de beurre au sol, puis une deuxième, elle prend une baguette. Elle écrase le beurre avec ses pieds, prend l'allure du pèlerin, la baguette à la main, écrasant le beurre. Elle piétine le beurre.

Prochain chiffre, six. Carton : « L'oie ». Elle le met sur la face de son personnage, au mur. Elle s'attache une sorte de feuillage vert aux pieds. Après, elle se met un cône avec deux plumes blanches sur le cul. Puis elle marche, telle une oie, en hurlant comme une oie, elle sort dehors, elle marche ainsi sur le trottoir. Quand elle entre, c'est terminé.

Le tout restera en installation pour quelques semaines. Chez les artistes espagnols et catalans, on sent le sens du délire, de la démesure, de la déconstruction, de la dérision. Il y a une rencontre avec le public et la performance est le résultat de plusieurs séquences presque dans chaque cas.

Un contenu nature et même animal est souvent présent. La dimension conceptuelle au sens de l'analyse autoréférentielle est aussi présente.

Il y a toujours de l'humour, qui devient même porteur du système performatif. L'économie des moyens est aussi chez tous les performeurs, écartant ainsi les lourds supports médiatiques.

Tout se tient à l'échelle humaine avec un corps actif et une conscience de la position de l'individu dans les relations sociales et humaines.

Le performatif est ici un matériau destiné à déconstruire, dans le sens de donner à construire, mais par-dehors, non par-dedans!

Photos : François BERGERON

